

Tendresse, mon bel amour

Autor(en): **Goudin, André**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **29 (1961)**

Heft 1

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567523>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Tendresse, mon bel amour

par *André Goudin*

A la mémoire de mon cher Georges PORTAL qui n'aimait que les aventures du cœur, et se passionnait pour l'histoire de Roger.

Ayant largement atteint la cinquantaine, il me semble que notre seule excuse, à nous les homophiles qui avons passé l'âge de l'amour et avons été incapables de fonder un foyer normal, c'est de nous réfugier dans la tendresse. Dans mon esprit, cette tendresse n'exclut point le plaisir physique, mais elle ne le considère plus que de très loin, la grande affaire étant d'aimer de tout son cœur.

Cette histoire d'une tendresse plus belle que l'amour, et qui enchante ma vie depuis déjà treize années, je la veux écrire ici pour mes frères esseulés qui se plaignent de n'avoir jamais rencontré l'amour, alors qu'ils ne cherchaient que le plaisir.

Ah ! que j'en ai connu, de ces passionnés qui avaient sans cesse le mot amour à la bouche, mais dont les folles passions ne duraient pas huit jours, parce qu'au vrai, ils n'étaient que de misérables chasseurs de volupté !

Pourtant, loin de les blâmer, je les plains; car s'ils ont manqué de patience, ils ne manquaient peut-être pas de tendresse. Ils ignoraient seulement qu'elle est la chair de l'amour, et que le reste n'est que carcasse. Et moi-même, serais-je aussi sage, aussi propre aujourd'hui, si le destin n'avait placé sur ma route, il y a treize ans, au carrefour de l'automne, le garçon adorable dont je veux parler et que je nomme « mon elfe à quatre feuilles » parce qu'il est le signe du bonheur ?

A ces esseulés dont je connais les peines, les angoisses, les dégoûts, j'adresse un message fraternel et je leur crie: courage ! Courage de se dire que rien n'est jamais perdu si l'on sait résister aux aventures faciles, aux printemps factices, aux poupées qui passent, à une frivolité douloureuse qui s'offre comme une putain. Courage de détourner les yeux d'un visage trop joli pour être honnête, et de lui préférer la douceur d'un regard tendre, la ride humaine qui chante, la chaleur d'un cœur qui ne demande qu'à aimer. « Tôt ou tard on ne jouit que des âmes » écrivait Vauvenargues. Hélas ! le temps des baisers passe vite, l'éphèbe perd ses roses et devient un giton ventru; alors, vient le temps où les sens s'endorment, où l'on ne jouit plus que des cœurs.

Chers amis esseulés que j'aime sans vous connaître, lisez ma petite histoire. Si vous la trouvez ridicule, c'est que tout est perdu. Alors, reprenez votre route infernale et vos chasses frivoles.

Mais, si cette histoire vous touche, c'est que votre cœur n'est pas desséché par le vice, c'est qu'il y a encore assez d'amour en vous pour construire un grand bonheur. Alors, reprenez confiance, et cherchez-le, ce pur amour que je nomme tendresse pour le distinguer de ce monstrueux égoïsme qu'est la passion. Je suis certain qu'il est là, qu'il vous attend; non point peut-être dans cette jolie figure qui n'éveille en vous que le désir, mais dans ce visage plus beau d'être moins beau, dans ce garçon

timide dont, les yeux si doux sauront vous comprendre, et de qui les mains si fraternelles sauront vous soigner aux heures où l'on est laid et se refermer sur votre détresse. Il est doux, croyez-moi, de vieillir ensemble, et les imperfections disparaissent dans cette tunique de Nessus dont s'enveloppe un grand amour.

*

J'ai connu Roger deux ans avant son service militaire; en 1947 je crois.

Il y avait, juste devant l'entrée de mon bureau, un grand café où sa mère était serveuse. C'était le temps que je n'étais pas sage, le temps où deux fois par jour, j'allais boire de nombreux pastis en jouant au « 421 » !

La mère de Roger était la serveuse classique : joviale, vulgaire avec esprit, rondouillarde, le cheveu décoloré, le regard d'un bleu paradoxal, une carnation de bébé et un rire en cascade, à jouer les servantes de Molière. A côté d'elle, Madame Dussane n'était qu'une femme de ménage. Ah ! quelle truculente Dorine elle eût fait !

Cette serveuse joviale m'inondait de Ricard et de grands rires, et je voyais parfois son fils, assis sagement à une table, avec un air de ouistiti abandonné... Dans ce bistro aux alcools variés, cet enfant-fille ressemblait à un biberon. Parfois, il lisait; parfois même, il tricotait ! Jaune, maigre, il avait je ne sais quel air de petit sidi tuberculeux ayant perdu son panier de cacahuètes. Une énorme tignasse frisée amenuisait encore son visage chafouin, et il portait toujours de vilaines chemises sombres, à la mode de ce temps-là, où la cravate était remplacée par deux gros pompons ridicules.

La mère m'était sympathique, mais le fils me déplaisait. Je le trouvais efféminé, comique, et ne lui adressais que rarement la parole. Je me souviens même que je l'avais surnommé ironiquement : la tricoteuse ! Ce qui m'agaçait plus encore, c'est qu'il me regardait beaucoup; je ne pouvais tourner la tête sans voir ses yeux de chien battu fixés sur moi.

Deux années passent. Le garçon est en Algérie où il fait son service militaire. J'apprends par sa mère que, timide comme une petite fille, il est un vrai soldat d'opérette, perd son fusil en morceaux au cours d'une parade, monte la garde la nuit en poussant des cris de terreur dès qu'il aperçoit une patrouille, risque vingt fois la prison, et qu'enfin on le flanque infirmier, là où sa douceur et sa bonté font merveille ! Au fond, Dieu ne rate jamais entièrement sa créature, et là où l'imbécile ne voit que frivolité et vice, une âme attentive décèle des vertus qui ne demandaient qu'à s'épanouir.

Entre temps, pour oublier l'infécondité médiocrité de ma vie de fonctionnaire, je m'amuse à composer des chansons dont certaines sont souvent chantées à la radio. La suite de ce récit dira pourquoi je me permets de parler de ces chansons.

Un dimanche, mon cher vieux compagnon avec qui je vis depuis plus de vingt-cinq ans (on voit que la fidélité est mon vice !) s'en est allé voir des amis à Bruxelles. Je suis seul, je m'ennuie. Je déjeune dans ma petite cuisine aux géraniums communistes, aux cuivres hollandais, et je bois du Raphaël, n'ayant pas eu le courage de m'habiller pour aller acheter du vin. Oh ! ces sales petites mouches du souvenir, collées aux fenêtres du cœur...

On sonne, et cela me surprend. Je vis entre mes livres et mon piano, et reçois peu de visites. J'ouvre, et je me trouve devant une sorte de nabot timide, un gentil radis creux foutu comme l'as de pique; l'étrange visiteur me contemple avec de grands yeux, tout comme si j'étais Dieu le Père. Il me dit: «Ma mère est en face, au café, avec une amie. Elle m'envoie parce qu'elle n'ose pas monter... Elle voudrait bien vous présenter Jeannette (tel était le prénom de l'amie) qui fait du music-hall et se trouve en ce moment sans travail. Elle voudrait que vous la recommandiez... Comme on chante vos chansons à la radio, vous devez avoir des tas de relations!»

J'étais triste, j'étais seul, et dans ces cas-là, la visite la plus banale est une oasis dans le désert de l'ennui. Il y a des jours de cafard où l'on jouerait une valse de Chopin au facteur, où l'on réciterait du Verlaine à sa concierge!

«Va chercher ta mère et sa mélodieuse» dis-je à Roger, car vous l'avez deviné, c'est de lui qu'il s'agissait.

La suite? Ma foi, c'est presque l'histoire d'un viol. Je revois la mère de Roger assise dans un fauteuil, les tripes secouées par un grand rire vulgaire; la fille qui chantait des inepties et se trémoussait devant le piano; et, assis près de moi, sur le bord de mon lit (le piano se trouvait dans ma chambre) le jeune Roger que je tenais audacieusement par le cou et que je caressais comme on gratte un petit chat. Parfois, ma main énervée descendait le long de son échine, se glissait sous ses fesses, et, si agitées et déjà pleines de je ne sais combien d'apéros, les deux femmes qui étaient vis-à-vis de nous ne voyaient point mon manège...

Pendant que la fille peinte gueulait une rengaine connue, je murmurai à Roger: «Je suis seul, j'ai le cafard. Veux-tu déjeuner avec moi?» Il me jeta un regard brûlant, comme Carmen jette sa fleur à don José.

Et comme les femmes se levaient pour prendre congé, je fus tout étonné de l'entendre dire: «Moi je reste, je déjeune ici.»

L'histoire était cousue de fil blanc, et la mère complaisante eut un regard cousu de fil torve. Connaissant de longue date mon amour des garçons, son accord donné en souriant ressemblait à des accordailles, et la situation me semblait d'un burlesque assez pénible...

Ce fut ensuite le déjeuner rapide, un peu trop arrosé de Raphaël, de rhum dans la café, et plus rapide encore l'amour que l'on prend comme un barbiturique, l'amour que l'on arrache comme un coquelicot, sur le talus d'un lit même pas ouvert!

(A suivre)

Chronique des livres

Je commence cette chronique en vous demandant la permission d'ouvrir deux parenthèses. La première est pour vous parler d'un livre qui, selon certain, ne devrait pas trouver place en ces pages. En effet, il n'y est nullement question d'homosexualité, pas même de sexualité. Ni gigos, ni histoires de lit, ni aventure excitante! Vous voyez que je ne peux en parler qu'entre parenthèses.

Mais c'est un beau roman de tendresse humaine qui conte le pur et bouleversant amour fraternel entre deux enfants. Cela peut bien remplacer pour une fois les monotones descriptions de coucheries. Le titre de ce livre est: «La Citatrice»¹⁾ Son auteur, Bruce Lowery, est un jeune